

Cahiers LandArc 2014 - N°3

MOYEN ÂGE

Les plaques de brigandines



LandArc

ARCHÉOLOGIE
RECHERCHE
COMMUNICATION

Les plaques de brigandines ornées du XV^e siècle du château de Montgilbert, Ferrières-sur-Sichon, (Allier).

Étienne Lallau⁽¹⁾

Mots-clés :

Brigandine, Château, Montgilbert, XV^e siècle.

Keywords:

Brigandine, Castle, Montgilbert, 15th century.

Résumé :

La plupart du temps trouvées isolées et dans un état de minéralisation avancé, les lames de brigandine sont rarement identifiées comme telles par les archéologues. Elles sont alors enregistrées en tant que mobilier ferreux non caractérisé. C'est pour ces raisons que l'archéologie ne semble en avoir dévoilé qu'un nombre relativement limité d'exemplaires, ce qui pourrait suggérer une certaine rareté de ce matériel. Cet aperçu est toutefois à fortement nuancer puisqu'on peut supposer qu'il en existe en nombre dans les réserves archéologiques mais qu'elles sont presque systématiquement mal identifiées. La découverte récente de deux lames de brigandine présentant un décor particulier sur le château de Montgilbert est l'occasion d'établir un bref état de la question.

Abstract:

Most of the time discovered isolated and in an advanced corrosion state, the brigandine plates are rarely recorded as such by the archeologists. Therefore they are registered as non-characterized ferrous objects. In line with this observation, it seems that archeology revealed few samples, thereby suggesting the rarity of this material. It is reasonable to assume that many of these objects exist in archeological stores, although there are systematically not correctly identified. The recent discovery of two brigandine plates in Montgilbert's castle provides the opportunity to discuss the status of this matter.

(1) Responsable d'opération, Service Archéologique Départemental des Yvelines.

CONTEXTE DE DECOUVERTE

En 2012, un sondage archéologique préalable à une opération de restauration du patrimoine fut entrepris au sein de la basse cour du château de Montgilbert, sur la commune de Ferrières-sur-Sichon (Allier). La zone d'investigation se concentrait le long de la courtine intérieure orientale du château, dans un secteur où le terrain naturel marquait un dénivelé prononcé, au point le plus bas du complexe fortifié. Le secteur étudié a permis de mettre en évidence la présence de bâtiments disposés en terrasse le long de la courtine, et ce afin de pallier le fort dénivelé. Au moins deux structures d'habitats superposées ont pu être mises en évidence, lesquelles furent tour à tour volontairement arasées et remblayées. La présence de sols carrelés et de rigoles aménagées laissait présager une occupation en lien direct avec un quelconque artisanat dont la nature n'a pu être précisée dans le cadre d'une fouille à l'emprise aussi restreinte. Sous le remblai, de niveau avec un sol de tomettes et dans l'aspérité laissée par le rocher affleurant, se trouvait une poche de terre plus sombre pouvant s'apparenter au reste d'un trou de poteaux. Celui-ci a livré, outre quelques tessons de céramique commune grise mal datée, deux lames de brigandines et un faux douzain aux croissants d'Henri II. En raison des divers remblaiements postérieurs, il est impossible d'assurer avec certitude que ces éléments étaient strictement synchrones. Nous tenterons ici, en nous appuyant sur divers critères morphologiques et par le biais d'exemples comparatifs, de déterminer une datation plausible de ces lames de brigandine au décor spécifique.

DESCRIPTION DES OBJETS

Les objets se présentaient sous la forme de plaques en métal ferreux fortement corrodées au moment de la découverte et légèrement cintrées. La première mesure au maximum 14 cm de longueur sur 3,9 cm de largeur pour une masse de 63 g. La seconde fait 13 cm de longueur sur 3,6 cm de largeur maximale pour une masse de 50 g. Leur épaisseur, irrégulière, n'excède pas les trois millimètres. Un premier nettoyage rapide a laissé entrevoir sous la corrosion la présence de rivets décorés disposés par trois en triangle sur la partie basse des lames de brigandine (fig. 1 et 2). La plaque la plus longue comportait cinq lots de trois rivets, tandis que la seconde n'en présentait que quatre.



Fig. 1. Photo © Étienne Lallau.

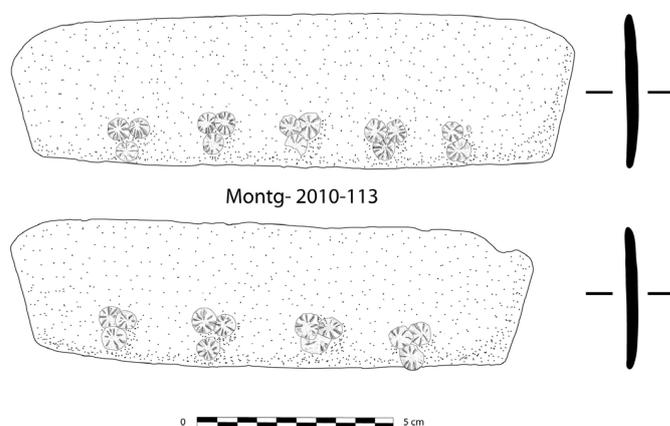


Fig. 2. Dessin © Étienne Lallau.

La restauration effectuée sur ces deux plaques⁽²⁾ a permis de déterminer la nature du matériel employé pour ces rivetages, à savoir du laiton très légèrement étamé. Les têtes de rivets présentaient toutes un décor en relief rayonnant vraisemblablement obtenu par l'application d'une matrice (fig. 3), tandis que leur pointe visible sur l'arrière des plaques était matée systématiquement (fig. 4). Ces deux lames proviennent d'un même ensemble et se superposent parfaitement. On peut en déduire qu'elles étaient encore probablement solidaires au moment de l'enfouissement (fig. 5).



Fig. 3. Détail des têtes de rivets décorées. Photo © Étienne Lallau.

(2) Laboratoire UTICA.



Fig. 4. Les tiges de rivets au revers de la plaque ont été rabattues puis matées. Photo © Étienne Lallau.



Fig. 5. Les deux lames étaient certainement encore solidaires au moment de l'abandon. Photo © Nicolas Girault.

ANALYSE

Définition et origines

« [...] et le jeudi ensuivant [...], un Breton, archer de monseigneur de Berry, qui estoit habillé d'une brigandine couverte de velours noir à cloux dorés, et en sa teste un bicoquet garny de bouillons d'argent dorés, vint escarmoucher [...] »⁽³⁾.

Il semble utile ici de rappeler en préambule ce qu'est une brigandine⁽⁴⁾.

Les équipements de protection du guerrier médiéval ont sans cesse évolué tout au long de la période. Ils pallièrent peu à peu certains défauts tels que le poids ou la rigidité tout en conservant une résistance optimale. La brigandine, quoiqu'ayant connu une existence relativement brève, est le résultat temporaire de l'évolution de ces équipements. Le harnois blanc, contemporain de l'utilisation de la brigandine, avait pour inconvénient d'être à la fois relativement lourd et surtout peu flexible. En outre, il ne convenait guère à tout type de soldat ou d'occasion et « bien que la fabrication de la brigandine exigeât beaucoup de soin, de temps et fût compliquée, elle coûtait moins cher que celle des cuirasses d'acier »⁽⁵⁾ et notamment du harnois blanc dont le prix était exorbitant.

Retracer la genèse de la brigandine n'est pas chose aisée mais elle semble constituer à la fois un mélange et un dérivé des armures de plates et des cottes de plaques du XIV^e siècle dont elle constitue un état amélioré. La cote de maille, quoique très adaptée aux mouvements du soldat, avait

montré ses limites face aux armes « brisantes » et face à l'impact croissant des lances et des arcs dès le XIII^e siècle⁽⁶⁾. Les plates, plaques de métal battu, sont employées à l'origine comme des renforts venant se positionner sur certaines zones du haubert (bras, genoux, tibia, etc...). Une des premières mentions connue nous est donnée par l'historien Bonvesi de Riva en 1288⁽⁷⁾. Peu à peu, ces plates utilisées en complément du haubert, le remplaceront entièrement.

« La difficulté de forger des lames de fer épousant la forme du corps retarda longtemps l'emploi vulgaire de l'armure de plates »⁽⁸⁾, mais sa formule est déjà largement répandue en 1340 comme l'indique un décret de prix milanais⁽⁹⁾. Elle est archéologiquement attestée dès 1361 ainsi que l'ont montré les fouilles suédoises de la bataille de Visby au début du siècle dernier⁽¹⁰⁾. L'articulation de ces « plates » entre elles générant un accroissement considérable de la maniabilité des protections de combats, qui certes n'égalait pas celle de la cote de maille mais constituait un meilleur compromis entre solidité et souplesse. Ce type d'équipement bénéficiant peu à peu d'une certaine maturation dans la recherche continue d'aisance, une solution temporaire vit le jour avec la création des premières brigandines. Ces équipements constitués de lames métalliques plus petites mais plus nombreuses que les grandes plates du type observé à Visby se substituèrent alors à ces dernières. Dès la fin du XIV^e siècle, on en vit apparaître les premières mentions textuelles, mais c'est surtout tout au long du XV^e siècle que la brigandine connut son âge d'or, sa fabrication devenant un artisanat très spécialisé, celui des brigandiniers⁽¹¹⁾. Son usage disparut peu à peu au cours de la première moitié du siècle suivant au profit d'autres équipements plus adaptés à l'évolution des pratiques de guerre. La brigandine se présenta rapidement comme la solution adéquate pour un certain nombre de corps de troupes. Ainsi, les textes laissent transparaître qu'elle équipait surtout des troupes d'infanterie tels que les couteliers, ou encore les arbalétriers (et plus rarement les archers).

(3) Jean de Troyes, « Livre des faits advenus au temps du roy Louis XI », in : Choix de chroniques et mémoires sur l'histoire de France, par J.-A.-C. Buchon, Éd. Herluison, Orléans, 1875, p. 254.

(4) Parfois appelée aussi brigantine.

(5) Viollet-le-Duc, t. V, p. 238.

(6) Pfaffenbichler, 1992, p. 8.

(7) Id, p. 8.

(8) Viollet-le-Duc, t. VI, p. 226.

(9) Pfaffenbichler, 1992, p. 9.

(10) Thordeman, t. 1, 2001, p. 224-328.

(11) Les comptes de Louis XI font état pour l'année 1475-1476 de la présence de 12 brigandiniers ordinaires du roi en la ville de Tours. Voir : Painsonneau, 2004, p. 51.

La flexibilité de la brigandine et son poids limité (entre cinq et douze kilos selon le modèle) permettaient à ces militaires, déjà lourdement équipés par ailleurs et gens de pieds, de se mouvoir plus aisément au sein du champ de bataille tout en étant protégés. Toutefois, la brigandine pouvait aussi être portée dans d'autres occasions et par une plus haute noblesse. Elle pouvait par exemple être portée lors de simples voyages à cheval, où la nécessité indéniable de protection n'exigeait toutefois pas l'emploi incommode d'une lourde armure⁽¹²⁾. Ainsi, n'était-elle pas l'apanage d'une classe sociale précise, mais sa qualité était incontestablement liée aux finances de celui qu'elle équipait.

Port et usages

La brigandine consiste en une veste articulée constituée de nombreuses lames de métal ferreux ou d'acier trempé se superposant horizontalement les unes sur les autres de manière à ne laisser aucun interstice pouvant la rendre faillible. L'ensemble protégeait le buste, le bassin, et la plupart du temps les avant-bras. Les lames étaient bien souvent étamées pour éviter la rouille liée à la sudation. Elles pouvaient présenter la signature de l'atelier de conception sous forme de poinçons (fig. 6) dont le nombre pouvait être un marqueur qualitatif. Les plus réputées étaient assurément celles issues des ateliers milanais, tourangeaux ou nurembergeois, alors centres de l'armurerie européenne. Ces lames offraient des dimensions variables au sein d'une même brigandine, s'adaptant au mieux aux mouvements et à la morphologie du corps. Le plus souvent, deux lames bien plus larges, héritières des plates du XIV^e siècle, venaient couvrir la zone pectorale (fig. 7 et 13). Par ailleurs, les lames du col pouvaient être disposées non pas horizontalement mais verticalement (fig. 14). L'ensemble était recouvert extérieurement d'un tissu, qui n'ayant aucune vertu défensive, participait néanmoins à la cohésion de l'ensemble. Les lames de métal étaient en effet maintenues entre elles grâce à celui-ci par l'intermédiaire de clous ou de rivets qui traversaient les lames et les rendaient jointives au vêtement. Ce tissu pouvait être de nature diverse selon le statut social du porteur. La plupart du temps, il s'agissait d'une futaine assez grossière composée d'un mélange de lin et de coton recouverte d'un velours (fig. 8, fig. 9 et 12). Le satin, voire la soie, pouvaient être également utilisés pour les plus riches. Enfin, il était très courant qu'au tissu soit substitué du cuir, très apprécié, notamment dans le cas de brigandines d'archer ou d'arbalétrier (fig. 10). Parfois, la brigandine était doublée d'un tissu interne protégeant à la fois le corps et les

vêtements des désagréments causés par les pointes des clous et des rivets, qui, quoique rabattus, pouvaient encore entamer les chairs ou abîmer les vêtements portés sous la brigandine. En outre, cette précaution supplémentaire permettait de protéger les lames de la rouille causée par la sudation du porteur.



Fig. 6. Brigandine du XV^e siècle. Conception milanaise. Détail de deux poinçons d'atelier au revers d'une lame.
N° G 2064. Musée de l'armée. Photo © Étienne Lallau.



Fig. 7. Exemple de plaque pectorale de brigandine (XV^e siècle). Conception milanaise.
N° G 2064. Musée de l'armée. Photo © Étienne Lallau.



Fig. 8. Brigandine du XV^e siècle. Conception milanaise. Têtes de rivets à décor rayonnant.
N° G 2064. Musée de l'armée. Photo © Étienne Lallau.

(12) « Les ducs de Berry et de Bretagne chevauchent sur petites hacquenées, à leur aise, armés de petites brigandines fort légères pour le plus [...] ». Extrait de : Philippe de Commines, « Mémoires de Philippe de Commines », in : *Choix de chroniques et mémoires sur l'histoire de France*, par J.-A.-C. Buchon, Éd. Desrez, Paris, 1836, p.18.



Fig. 9. Brigandine fin XV^e - début XVI^e siècle. N° G208. Musée de l'Armée. Photo © Étienne Lallau.



on chevauchait les lames en partant du haut de la brigandine jusqu'en bas. Elles étaient élimées sur leurs extrémités afin d'éviter l'endommagement du tissu extérieur à force de mouvements et de frottements répétés, dégâts pouvant promptement engendrer la désolidarisation de l'ensemble.

Évolution et comparaisons chronologiques

Il n'existe à ce jour aucune typologie permettant de cibler chronologiquement tel ou tel type de brigandine. Néanmoins, certaines tendances sont observables. Il semble que la taille même des lames ait évolué dans le temps. Il est probable en effet, que les brigandines les plus archaïques aient été constituées de lames plus longues, plus larges, et qu'elles présentaient surtout un profil cintré facilitant le suivi des courbures corporelles. En revanche, avec le temps, les lames deviennent plus petites et entièrement planes. C'est alors leur nombre seul, plus important que précédemment, qui engendre la souplesse de l'ensemble, lequel épouse alors au mieux le corps (fig. 9 et fig. 11).



Fig. 10. Brigandine d'archer (Espagne ?) vers 1480 ? Musée de l'Armée. Inv. G PO 709. Photo © Étienne Lallau.

Les brigandines s'ouvraient généralement de deux façons possibles, soit par une ouverture centrée à l'avant, soit latéralement (le plus souvent au côté droit). Pour sa confection,

Fig. 11. Brigandine espagnole en cours de restauration attribuable à la fin du XV^e ou au début du XVI^e siècle. Partie interne. Musée de l'Armée. HB 732. Photo © Étienne Lallau.



Fig. 12. Brigandine espagnole en cours de restauration attribuable à la fin du XV^e ou au début du XVI^e siècle. Partie externe. Musée de l'Armée. HB 732. Photo © Étienne Lallau.

Fort de ce constat, de par leur épaisseur et leurs dimensions, les lames de brigandine trouvées au château de Montgilbert, pourraient donc être rattachées chronologiquement à la première moitié du XV^e siècle. Cependant, le mobilier mis au jour dans le même contexte et attribuable au XVI^e siècle, quoique peu fiable dans le cas d'un remblai, tendrait à mettre en doute cette datation. En outre, l'aspect soigné et très décoré des rivets pourrait être un élément déterminant rejetant la thèse de lames aussi précoces. On pourrait croire en effet qu'un tel soin esthétique correspond davantage à une période



Fig. 13. Plates pectorales. Production d'Italie du sud. Vers 1360-1380. Musée de l'armée. Inv H 21- GPO 679-679. Photo © Étienne Lallau.

où la conception de brigandine est pleinement maîtrisée, qu'à une période où celle-ci n'en est qu'à ses balbutiements. Toutefois, il existe plusieurs exemples, tant archéologiques qu'iconographiques, qui révèlent que ce type de rivets à décor rayonnant était utilisé tout au long du XV^e siècle voire antérieurement. Ainsi, on constate que des plates pectorales du Musée des Invalides (**fig. 13**), fabriquées vers 1360-1380, présentent déjà des rivets en laiton au même type de décor.

Les fouilles de Londres ont dévoilé une plaque de brigandine présentant à elle seule 65 rivets de ce type (dont trois manquants), dans une couche datée par la céramique de la seconde moitié du XVI^e siècle⁽¹³⁾. Ils ne sont en revanche pas ordonnés de la façon qui nous intéresse ici. En outre, la couche stratigraphique datante marque une phase d'abandon de l'objet et non pas d'utilisation de celui-ci.

La disposition en triangle par lots de trois de ce type de rivets constitue également un indice, puisqu'elle devait correspondre à une mode, qui par définition était limitée dans le temps⁽¹⁴⁾. On retrouve le même agencement sur la brigandine G 205 présentée au Musée des Invalides (**fig. 14**). La datation de cette dernière est floue quoique datée grossièrement et sans arguments tangibles des alentours de 1500. La courbure et les dimensions conséquentes des lames tendent à contredire cette datation, si l'on accepte la thèse de lames allant en taille décroissantes à mesure du XV^e siècle. Cet exemple, bien qu'inutilisable en tant que comparatif chronologique au sein de cette étude, a pour principal intérêt en revanche de montrer la disposition singulière des lames sur ce type de brigandine.



Fig. 14. Brigandine. Production italienne. Datée vers 1500. Rivets à tête décorée rayonnante disposés par 3 en triangle. Musée de l'armée. Inv. G 205. Photo © Étienne Lallau.

(13) Egan, 2005, Inv. 1091.

(14) Les tentatives de réglementation de la fabrication d'armures et de brigandines sous Louis XI, montrent bien que la tendance allait vers une diminution des modèles, voire une standardisation. Painsonneau, 2004, p. 50-51.

Une lame issue des fouilles du château de Chinon, dans le secteur du Fort Saint-Georges, présente les mêmes caractéristiques que les nôtres et précise quelque peu la datation (fig. 15 et 16). Elle a été mise au jour au sein d'un remblai contenant de la céramique et du mobilier métallique datables du dernier quart du XV^e siècle ou du premier quart du XVI^e siècle⁽¹⁵⁾. On peut légitimement penser que la présence de cette lame isolée dans ce remblai montre qu'elle était déjà dissociée de l'ensemble de sa brigandine au moment du comblement. Si l'on admet qu'entre le moment de sa fabrication et son abandon il s'est logiquement passé un certain temps, on peut alors davantage attribuer sa création à la première moitié ou au milieu du XV^e siècle, qu'à la fin de celui-ci. Cet exemple n'est donc encore une fois guère déterminant pour préciser la datation des lames de Montgilbert, bien qu'il fournisse quelques indices intéressants.



Fig. 15. Chinon. Fort Saint Georges. N° inv. FSG-2016.6. Fouilles Bruno Dufay, CG37. Étude Jean Soulat.

0 5 cm

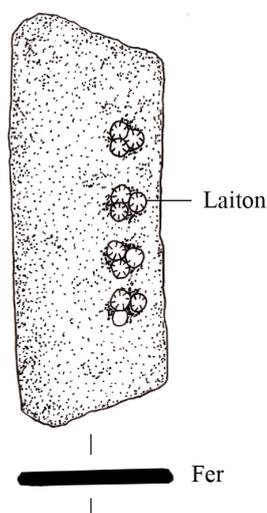


Fig. 16. Chinon. Fort Saint Georges. N° inv. FSG-2016.6. Fouilles Bruno Dufay, CG37. Étude Jean Soulat.

En revanche, l'art, et surtout la peinture, offre quelques exemples de brigandine. Une peinture de Hans Memling en particulier est tout à fait intéressante. Dans le triptyque *Le mariage de sainte Catherine*, on trouve sur un des panneaux latéraux une décollation de saint Jean-Baptiste où un soldat est équipé d'une brigandine présentant exactement le même type de décor que les lames de Montgilbert, à savoir des rivets à décors rayonnants disposés par lots de trois individus (fig. 17). Cette œuvre fut commandée en 1475 et sa réalisation étant achevée en 1479, cela atteste que ce type de brigandine existait encore à cette date. En outre, il est très fréquent dans la peinture Renaissance, afin de souligner l'ancienneté du sujet narratif, que le peintre ait recours pour représenter une scène dont le sujet est révolu, à des équipements déjà obsolètes de son temps. Toutefois, ce procédé n'étant pas systématique, on ne peut être certain qu'il fut appliqué ici. Cette œuvre fournit néanmoins un bon *terminus ante quem* de l'apparition de ce type de brigandine.

Fig. 17. La décollation de Saint Jean-Baptiste (détail) par Hans Memling. Peinture à l'huile sur bois. Musée Hans Memling (Bruges). Photo © Web Gallery of Art, créée par Emil Krèn et Daniel Marx.



(15) Soulat, 2014.

CONCLUSION

L'étude menée ici ne prétend pas dresser une typologie fiable des lames de brigandine, mais tente de dégager certaines tendances chronologiques notamment sur un type particulier. Ainsi, malgré de nombreux indices qui tendent à montrer que les lames aux plus grandes dimensions et présentant un profil cintré seraient plus anciennes, on ne peut l'affirmer avec certitude. Toutes les brigandines n'étaient pas issues des grands centres d'armurerie européens, aussi existait-il certainement tout au long du XV^e siècle des différences régionales et surtout qualitatives permettant la synchronie de types complètement différents. En conséquence, les grosses lames courbes ont pu persister parallèlement à des brigandines faites de lames plus nombreuses, plus petites et plates, lesquelles exigeaient un savoir-faire bien plus coûteux et non accessible à toutes les bourses. Quant à la décoration particulière des rivets de brigandine du château de Montgilbert, elle ne constitue guère à l'heure actuelle un argument tangible pour cibler chronologiquement ce mobilier. Néanmoins, on peut préciser que ce type existait déjà en 1479. En l'absence de typologie, il reste donc très complexe de dater précisément ces lames de brigandine. Ce constat est d'autant plus vrai que les contextes archéologiques dans lesquels les lames sont généralement mises au jour sont souvent liés à des dépôts ou des remblais générés plus ou moins tardivement après l'abandon des éléments en question. Seule la mise en œuvre d'une typologie permettrait de confirmer ou d'infirmer les hypothèses chronologiques formulées ici. Celle-ci passe préalablement par une reconnaissance systématique et une identification correcte de ces objets par les acteurs de l'archéologie⁽¹⁶⁾.

(16) L'auteur tient à remercier le Musée National des Invalides et le conservateur du département des Armures anciennes, Olivier Renaudeau, ainsi que l'Association de Sauvegarde et de Mise en Valeur du Château de Montgilbert, pour leur aide dans l'accomplissement de cet article.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Egan G., 2005, *Material Culture in London in an Age of Transition: Tudor And Stuart Period Finds C. 1450-c. 1700 from Excavations at Riverside Sites in Southwark*, MoLAS Monograph, 2005, 257 p.

Lallau É., 2013, *Ferrières-sur-Sichon (Allier), «Château de Montgilbert», 2012, rapport de fouilles*. Opération n°7288, Service régional d'archéologie d'Auvergne, 66 p.

Painsonneau S., 2004, *Fabrication et commerce des armures. L'armurerie tourangelles au XV^e siècle*, coll. Histoire & Patrimoine, A.E.D.E.H., Paris, 134 p.

Pfaffenbichler M., 1992, *Armourers*, coll. Médiéval Craftsmen, British Museum Press, Londres, 72 p.

Réverseau J.-P., 2002, «Repenser l'armure», in CERMA n°3, *L'homme armé en Europe XIV^e-XV^e*, (dir. P. Contamine), Paris, 306 p.

Soulat J., 2014, *Etude du petit mobilier de la Forteresse de Chinon (Indre-et-Loire)*, rapport d'études, Laboratoire LandArc, 62 p., 21 pl.

Thordeman B., Bengt, 1939, *Armour from the Battle of Wisby, 1361* (The Chivalry Bookshelf reprint ed.), 2 vol., Stockholm, 641 p.

Viollet-Le-Duc E., 18 ??, *Dictionnaire raisonné du mobilier français de l'époque carlovingienne à la Renaissance*, Librairie Gründ et Maguet, tome V, Paris, 517 p.

Viollet-Le-Duc E., 18 ??, *Dictionnaire raisonné du mobilier français de l'époque carlovingienne à la Renaissance*, Librairie Gründ et Maguet, tome VI, Paris, 500 p.

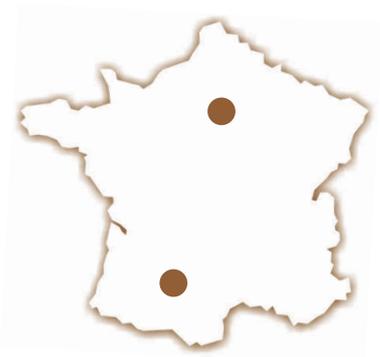
Sources anciennes :

Philippe de Commines, «Mémoires de Philippe de Commines», in: *Choix de chroniques et mémoires sur l'histoire de France*, par J.-A.-C. Buchon, Éd. Desrez, Paris, 1836.

Jean de Troyes, «Livre des faits advenus au temps du roy Louis XI», in: *Choix de chroniques et mémoires sur l'histoire de France*, par J.-A.-C. Buchon, Éd. Herluison, Orléans, 1875.

LandArc

Siège social :
1 rue Jean Lary
32500 Fleurance
Tel. 05 62 06 40 26
archeologie@landarc.fr
N° Siret : 523 935 922 00014



Correspondant nord :
7 rue du 11 novembre
77920 Samois-sur-Seine
archeologie@landarc.fr

www.landarc.fr

ISSN 2272-7817

